

La vieille chanson (Extraits)

Jean-Pierre Eugène

Volume 13, numéro 4-5 (76-77), 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30687ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Eugène, J.-P. (1971). La vieille chanson (Extraits). *Liberté*, 13(4-5), 124–128.

La vieille chanson

(Extraits)

1

Pendant que s'élèvent les tours
des villes minées de gangrène
où l'on enterre les sirènes
quand la nuit tombe au fond des cours
pendant qu'aux fenêtres des gares
roulent des trains gonflés de pluie
que la mort en cape de suie
entraîne vers un autre part
pendant que mon cri nu harcèle
les rues qui fuient à perte d'ombre
et que dans l'asphalte je sombre
en t'appelant ma villanelle
pendant que s'entassent les mots
comme des oies sauvages mortes
des baleines blessées des portes
qui s'ouvrent sur des piles d'os
pendant que pendant que pendant
que je chasse des proies furtives
que je m'abandonne aux dérives
des fleuves grossis du printemps
que je cherche sur dans parmi
l'herbe qu'on dit miraculeuse
la chauve-souris l'orpailleuse
la pierre de philosophie
je te vois debout sur mes rêves
jaillie de ma peau comme une île
du fond d'un océan tranquille
mystérieusement s'élève
je te vois un doigt sur la bouche

couchée sous la pampe et lisant
des récits peuplés de géants
et de sorcières à l'oeil louche
je te vois naissant des coussins
belle de jour mouche à feu perle
serpent à l'oreille du saint
vague qui à mon flanc déferle
dans ton coeur neige un soleil sang
sous les arcanes de ta bouche
se fomentent un jeune printemps
c'est sur tes dents que je me couche
je rame à contre-courant de ta peau
qu'illuminent manoirs en fête
lanternes pendues aux bateaux
et les regards denses des bêtes
à ton cou la brume s'enroule
s'y jettent les chevaux des mers
et les noyés venus en foule
des toundras glacées de l'hiver
ta poitrine comme un grenier
regorge de grasse farine
je voudrais être le meunier
pour ne pas mourir de famine
tu es là évidence vin
des Noces de Cana vibrante
as-tu jamais été absente
dois-je croire ce qu'il advint...
Approche je te ferai belle
pour chanter dimanche matin
je ferai couler dans tes mains
du sel de l'ambre et des dentelles
des prairies où l'été rayonne
sur les ombrelles des blés mûrs
des liserons grimpant aux murs
où les abeilles téléphonent
des odeurs vieilles des chansons
de grands-mères des nappes blanches
et des livres dorés sur tranche
gagnés par de petits garçons...

tu seras ma littérature
mes poèmes et mes romans
j'écrirai outrageusement
des contes à enluminures ...
je serai l'Aragon moderne
arlequinant l'alexandrin
pour une Elsa de frais matin
devant qui l'aube se prosterne

* * *

2

je te vois par les matins froids
quand toutes les cheminées fument
et que s'enfoncent dans la brume
les buildings borgnes je te vois
quand claquant des dents sur ma tasse
j'avale un café Nescafé
et que j'observe les tramways
qui funèbres dans la rue passent
je te vois quand la tendre neige
des Nelligan qui s'assassinent
tombe en minuscules épines
sur mes toundras sur mes Norvèges
je te vois avec tes valises
tu reviens vivre mes saisons
du palais ou de la prison
que t'importe tu es conquise
tu te livres toute et je tremble
sera-ce pour la fin des temps
ou pour un seul pauvre printemps
que nous habiterons ensemble
oui je te vois tu cours tu glisses
sur la glace de mes hivers
en valsant le jerk à l'envers
avec le brouillard ton complice
et tu ris dans les stalagtites
la fourrure comme une mer
t'a recouverte tu as l'air
d'une Esquimaude qui lévite
je te vois ce n'est pas mirage

des plaines blanches et sans voix
guidant le traîneau je te vois
qui dans la neige reine nage ...

* * *

3

Reviens je ne sais que ce mot
je t'appelle qui que tu sois
n'importe si n'est pas nouveau
le cri dynamitant ma voix
si l'on se moque ô viens (je t'aime)
habiter mon corps déserté
qui pourrit comme le poème
où l'impuissance m'a jeté
reviens je ne mens plus j'abdique
ma chambre pue de solitude
sous la froide ampoule électrique
qui découvre mes habitudes
j'arrache par poignées les rires
qui me griffent par le dedans
mes parades et mes délires
je les disperse aux quatre vents
les mots qui pansent les blessures
pommades grasses sur ma peau
je les libère en vomissures
ces mots qui ne sont que des maux
j'aboie aux portes aux fenêtres
je traîne comme un chat blessé
je hais tous ceux qui m'ont vu naître
je hais mon présent mon passé
les rues me sont toutes désertes
je n'y croise que des pantins
qui poursuivent en pure perte
l'eau bleue d'un paradis lointain
j'entends ma peau qui se morcelle
mes os qui se brisent mes dents
qui pourrissent ma langue pèle
la glace recouvre mon sang
je suis vieux disloqué perdu
je résonne comme un tambour

je ne meurs pas je ne vis plus
je confonds la nuit et le jour
je bégaie des mots inconnus
je ne sais plus nommer les choses
tout m'est pareil les yeux le cul
la vesprée la pourpre et la rose

* * *

4

Reviens sans toi le monde croule
le mot amour n'existe plus
la terre est une folle boule
qui roule au fond de l'inconnu
reviens la mer se métallise
les vagues sont couleur de feu
les enfants des plages s'enlisent
ils crient reviens aie pitié d'eux
le rasoir rouillé de la nuit
tranche à vif les coeurs désertés
les ciels sont noyés par la pluie
l'hiver pétrifie nos étés...
les filles rient comme des folles
et tendent leurs peaux aux fenêtres
les enfants sortant de l'école
sentent un froid désir leur naître
ils caressent leurs cous de plumes
leurs seins de plastique gonflés
leurs jambes de néon qui fument
leurs pieds aux serpents enroulés...
les maisons croulent sous la haine
les portes ne s'ouvriront plus
l'amitié s'est coupée les veines
elle crèvera dans la rue
reviens habiter ma musique
mes chevaux de bois sont blessés
leurs ventres sont fleuris d'abcès
o coeur de guitare électrique...

JEAN-PIERRE EUGÈNE